

les faits en réparation, devant la justice nationale, où je les ai traduites.

Cet écrit en quelques pages est probablement le dernier qui sortira de ma plume; je le regarde comme mon testament public, sans préjudice pourtant des codicilles que je pourrais être tenté d'y ajouter dans ce même ouvrage, si la mort m'oubliait quelques années encore.

JOUY.



UNE FÊTE

AUX ENVIRONS DE PARIS.



« Ma femme, je veux que tu t'amuses demain,
« et mes enfants aussi; c'est le diable pour te faire
« sortir; quand tu as été passer deux heures le
« matin aux Tuileries, c'est fini, en voilà pour
« la journée; tu fais rentrer tout le monde, et
« le soir tu crois que tu t'es bien amusée...

— « Mais, mon ami... — Mais, ma chère amie,
« permets-moi de parler d'abord : il ne faut pas

« être égoïste et ne vivre que pour soi. Notre
 « fille a quinze ans passés, à cet âge-là on aime
 « à prendre l'air, à se promener, et à voir autre
 « chose que les jupons de sa mère, quoique cer-
 « tainement tes jupons soient fort respectables...

— « Mon ami, vous savez bien qu'il nous vient
 « du monde, et Léonore... — Oui, je sais qu'il
 « nous vient de la société; entre autres M. Belle-
 « feuille, ce jeune peintre de genre, qui s'est
 « jeté dans le romantique, parce qu'il croit que
 « ça lui va bien de laisser croître ses favoris et
 « d'avoir un bouquet de poil sous la lèvre infé-
 « rieure. Qu'on soit classique ou romantique ça
 « m'est bien égal, pourvu qu'on gagne de l'ar-
 « gent. S'il aime vraiment Léonore, nous verrons:
 « Je ne dis pas que je la lui donnerai, je ne dis
 « pas que je la lui refuserai... Nous avons du
 « temps devant nous. J'en reviens à mon projet
 « pour demain. Il faut nous amuser; il faut aller
 « à quelque fête aux environs de Paris. C'est si
 « gentil une fête de village!... Tu ne connais pas
 « ça, toi; tu ne veux jamais passer les barrières;
 « et cependant il me semble que les habitants
 « de Paris devraient en connaître au moins les
 « environs; d'ailleurs la banlieue c'est encore
 « Paris; on y reçoit le journal à midi au lieu de
 « huit heures, et on y paye les lettres quatre
 « sous au lieu de trois, voilà toute la différence;

« nous avons beaucoup de gens de mérite,
 « d'hommes à talents, tels que poètes, peintres,
 « libraires même... c'est-à-dire anciens libraires,
 « qui habitent maintenant la banlieue, parce
 « qu'on y vit à meilleur marché; on y paye la
 « viande un sou de moins par livre... Tu conçois
 « que c'est une grande économie. Sur deux cents
 « livres de viande qu'on prend dans l'année, on
 « a dix francs de bénéfice... Il est vrai qu'on dé-
 « pense bien vingt-cinq francs en voitures pour
 « aller à Paris faire ses courses... mais c'est égal,
 « c'est très-économique de vivre à la campagne...
 « nous irons demain.

— « Je ne suis pas grande marcheuse et... —
 « Nous prendrons des omnibus, des citadines;
 « est-ce qu'il n'y a pas des voitures partout à
 « présent? bientôt on fera le tour du monde pour
 « six sous. Tiens, notre fils saute déjà de joie!...
 « Ce pauvre Alexandre, comme il va s'en donner...
 « s'amuser à la campagne... hein? — Oh oui,
 « papa!... — C'est convenu; tu t'arrangeras pour
 « être au moins prête à midi, car il ne faut pas
 « se mettre en route à quatre heures du soir
 « quand on veut aller dîner à la campagne. Je
 « vais m'informer où il y a fête demain dans les
 « environs de Paris... Une fête de village... vous
 « verrez, madame Barbeau, vous m'en direz des
 « nouvelles. »

M. Barbeau a quitté sa femme; vous croyez peut-être que c'est pour aller prendre des informations pour le lendemain, et se fixer sur l'endroit où il conduira sa famille? pas du tout. M. Barbeau n'a pas fait dix pas hors de chez lui que déjà il ne songe plus à ce qu'il a dit à sa femme et projeté pour le lendemain. Il rencontre un ami, l'aborde, lui prend le bras, lui souhaite le bonjour, et s'est informé de sa santé, tout cela sans laisser à l'ami le temps de répondre. Puis il a déjà entamé la conversation, si toutefois on peut dire conversation quand c'est toujours le même qui parle; et remarquez bien qu'au milieu de ses discours, M. Barbeau se rappelle sans cesse de nouveaux faits qui amènent de nouvelles histoires, qui nécessitent de nouveaux éclaircissements, en sorte qu'il n'y a plus de raison pour que cela finisse; vous ne vous rappelez plus le point d'où votre parleur est parti; lui-même l'oublie souvent, car à propos d'une pièce des Variétés, il va en venir à parler de la Belgique ou des pâtés de Lesage. C'est absolument comme dans les Mille et une Nuits : une histoire en amène une autre, qui en fait arriver une foule; ensuite tirez-vous de là si vous pouvez; et lorsque vous voulez, par hasard, placer une phrase, une réflexion, M. Barbeau vous arrête, en s'écriant : « Permettez... je n'ai pas fini. »

Tout cela n'empêche pas que M. Barbeau ne soit un bon vivant, un homme tout rond, au physique comme au moral; gai, jovial, aimable même, excepté pour les bavards qui ne pourraient vivre avec lui. C'est un ancien libraire; il a connu beaucoup d'hommes d'esprit; il se rappelle un mot de l'un, un trait de l'autre; il aime à placer cela en causant. Sa conversation est amusante pour quelqu'un qui veut bien se borner à écouter. Il a fait beaucoup d'affaires; il oublie les mauvaises et ne se souvient que des bonnes. C'est un heureux caractère; ne s'inquiétant jamais d'avance, ne s'inquiétant même pas dans les moments difficiles; distrait, sans souci, voyant un bon côté dans les choses les plus fâcheuses. Lorsque ses affaires allaient mal, qu'il y avait mille raisons pour être tourmenté du présent et inquiet de l'avenir, que faisait M. Barbeau? Il sortait dès le matin de chez lui, et passait sa journée à jouer au domino. Mais il est resté l'ami de tout le monde; c'est le meilleur éloge qu'on puisse faire de lui.

Madame Barbeau est aussi calme que son époux est vif, et, comme les extrêmes se touchent, c'est une preuve qu'ils s'accordent. Leur fille a quinze ans, elle est timide et parle peu; leur fils en a dix; il fait déjà autant de bruit que son père. Voilà toute la famille, et le lendemain

dimanche, la maman et les enfants sont habillés et prêts depuis onze heures du matin, mais il est midi passé et on attend en vain M. Barbeau qui est sorti de très-bonne heure, en disant qu'il ne serait que cinq minutes absent.

Le peintre de genre est venu rendre visite à ces dames; il demande la permission d'être de la partie de campagne; il y fera quelques croquis.

Mais le temps s'écoule, et le chef de la famille ne revient pas. La jeune fille soupire en regardant la pendule, le peintre soupire en regardant la jeune fille, et le petit garçon en regardant son pantalon neuf. Il n'y a que la maman qui conserve son air de bonne humeur: après vingt ans de ménage, on est habitué à attendre son mari.

Enfin, sur les deux heures, M. Barbeau arrive avec un petit homme sec et blême, qui salue gracieusement toute la famille pendant que notre ancien libraire s'écrie: « Me voilà!... Figurez-vous, que j'avais tout-à-fait oublié la partie de campagne!... J'ai rencontré un ami avec lequel j'ai déjeuné... c'est un homme que je n'avais pas vu depuis douze ans au moins!... Il lui est arrivé bien des aventures depuis ce temps; il me les a contées; je vous les conterai en route. « Après le déjeuner nous nous promenions tran-

« quillement au Palais-Royal, là je rencontre
« Grigou que voilà; il me dit, en causant: Il fait
« très-beau, j'ai envie d'aller à la campagne. Là-
« dessus je me frappe le front en m'écriant:
« Ah! mon Dieu! et tout le monde qui m'attend
« à la maison pour aller à une fête de village!...
« J'ai proposé à Grigou de venir avec nous, il a
« accepté: plus on est de fous plus on rit. Allons
« ma femme, fais chercher un fiacre... mais sur-
« tout dis à la bonne de le choisir grand. »

Le fiacre est arrivé. Quoiqu'il soit grand, la société ne s'y place qu'avec peine, parce que M. Barbeau remplirait presque à lui seul le fond de la voiture. On s'arrange tant bien que mal, les enfants à côté de leur mère, M. Grigou presque caché derrière M. Barbeau, auquel il dit: « Je vais étouffer », tandis que celui-ci lui répond: « Vous êtes bien... tâchez de ne pas trop remuer. »

« Où allons-nous? » demande le cocher. A cette question, fort naturelle, chacun se regarde, et madame Barbeau dit à son mari: « Eh bien, mon ami, où allons-nous? »

— « Le diable m'emporte si j'en sais rien!...
« Cocher, où y a-t-il une fête champêtre au-
« jourd'hui? »

Le cocher réfléchit quelque temps, puis répond: « Dam! il y a Tivoli... la Chaumière... —

« Ce n'est pas ça, nous voulons aller à la campagne, dans un endroit où l'on s'amuse. — Ah! c'est différent... Voulez-vous que je vous mène aux Batignolles, chez le père Latuille. — Nous connaissons le père Latuille; on dîne bien chez lui, mais ce n'est pas assez champêtre. — Je crois que c'est la fête à Belleville. — Va pour Belleville. En route. »

« Mais, » dit M. Grigou, en essayant de sortir un peu de dessous M. Barbeau, « Belleville n'est pas très-champêtre... c'est comme un faubourg de Paris, nous ferions mieux... — Allons, vous voilà déjà d'un autre avis que les autres, vous, on doit s'amuser à Belleville, nous verrons la fête... Laissez-vous donc conduire, et ne remuez pas tant. »

Le petit homme ne dit plus rien; il tâche seulement d'avoir une main libre afin de pouvoir tirer son mouchoir de sa poche pour s'essuyer le visage. Pendant toute la route, M. Barbeau a conté les aventures de l'ami qu'il a rencontré le matin.

On l'a laissé parler sans l'interrompre : la famille en a l'habitude. Le jeune peintre regarde Léonore en ayant l'air d'écouter le papa; quant à l'ami Grigou, il ne se contente pas toujours du rôle d'auditeur; il aime aussi à conter son histoire, à dire son mot; mais, en voiture, il laisse

parler Barbeau, en se disant : « J'aurai mon tour dans les champs. »

On arrive à Belleville. Le cocher arrête devant l'île-d'Amour. La société descend, renvoie le fiacre et se promène quelques instants dans la grande rue du village en y cherchant quelque chose qui annonce une fête. Mais tout est fort tranquille; il n'y a pas une boutique de pain d'épice et de mirlitons. La maman se promène gravement en tenant le bras de sa fille; le petit garçon marche au milieu du ruisseau et tâche de se crotter pour faire au moins quelque chose; le peintre cherche en vain un site champêtre dans la grande rue de Belleville, et Grigou regarde de tous côtés d'un air de mauvaise humeur, en murmurant : « Est-ce que c'est ça qu'ils appellent la campagne ? »

Tout à coup M. Barbeau s'arrête devant la société en disant : « Ah ça, nous nous promenons depuis un quart d'heure comme des imbéciles, est-ce que vous vous amusez ici ? »

— « Non, pas du tout. — Ni moi. — Ni moi. — Le cocher est une bête, il n'y a pas de fête ici; mais nous ne sommes pas obligés d'y rester. Montons le village et allons au bois de Romainville, c'est peut-être là qu'est la fête. »

— « Romainville!... je n'aime pas ce bois-là, » dit M. Grigou, « une fois en voulant avoir une châ-

« taigne... — Allons, Grigou, vous n'êtes jamais
« de l'avis des autres... il faut mettre du sien en
« société... vous voulez toujours faire vos volon-
« tés, c'est ridicule. — Mais il me semble au
« contraire... — Nous allons à Romainville, c'est
« convenu. »

On monte Belleville, on traverse le parc Saint-Fargeau, on aperçoit le bois; du moins on est dans la campagne.

« Ah! papa! un âne! s'écrie le petit garçon.—
« Veux-tu aller à âne? — Oh! oui, papa...—Nous
« allons en louer, il faut s'amuser à la campagne,
« Nonore ira aussi... et toi, ma femme?...— Ah!
« par exemple, êtes-vous fou, M. Barbeau!...—
« Aimes-tu mieux un cheval?... je vais te louer un
« petit *cognard*. — Ni cheval ni âne, est-ce que
« je saurais me tenir là-dessus!... — Grigou, vous
« irez à cheval?... — Moi, je n'y ai pas monté de-
« puis... ma foi... attendez donc... — Ce n'est pas
« la peine... je vais louer des chevaux. »

M. Barbeau va faire seller deux ânes et deux chevaux. Sa fille et son fils montent sur les plus paisibles animaux. M. Grigou veut en vain résister. Son ami le met à cheval malgré lui, puis il enfourche l'autre coursier, et la cavalcade part, suivie de la maman qui a déjà mal aux pieds, et du peintre de genre qui aurait voulu s'arrêter pour croquer un point de vue.

M. Barbeau et son ami ont bientôt perdu les ânes de vue. Ils entrent dans le bois. Dans un sentier qui descend, pendant que M. Barbeau veut trotter, l'ami Grigou passe par-dessus la tête de son cheval qui a manqué des jambes de devant.

« J'étais sûr que cela m'arriverait, » s'écrie Grigou, en appelant à son aide et poussant des gémissements plaintifs.

« Qu'est-ce que vous avez? » dit M. Barbeau en revenant sur ses pas.—« Vous le voyez bien... « je suis tombé. — C'est que vous ne savez pas « vous tenir. — Eh! c'est ce maudit cheval qui « est tombé! — C'est que vous ne savez pas tenir « votre cheval. — C'est vous qui êtes cause de « cela!... — Allons, vous n'êtes pas blessé... Ce « n'est rien, à la campagne il faut s'amuser... Re- « tournons trouver ces dames. — Retournons, « soit; mais je ne remonte plus; je mènerai mon « cheval en laisse. — Vous êtes un poltron. »

Ces messieurs retournent vers la lisière du bois, ils aperçoivent un âne qui se roule sur le sable, après avoir jeté à terre la dame qui le montait; et celle-ci est tombée de manière que sa robe cache sa figure.

« Ah! Dieu! c'est charmant! » s'écrie M. Barbeau, « voyez donc, Grigou, quel dommage que